

## LE « JE » DU NARRATEUR, OU « L'ÊTRE QUE J'APPELLE MOI »

par André MAINDRON (Université de Poitiers)

Je me suis demandé [...]   
Si tout, Moi n'étant plus, continuerait encor !   
Mais suis-je seulement, insensé !   
Quel vertige !...<sup>1</sup>

Je me suis rarement perdu de vue ; je me suis   
détesté, je me suis adoré ; – puis nous avons   
vieilli ensemble.<sup>2</sup>

**Du moi et du je** Celui de ses « deux grands-oncles à la mode de Bretagne, ou plutôt du Hainaut » (*SP*, p. 210) duquel Yourcenar a dit : « J'ai pour Rémo une brûlante estime » (*SP*, p. 217) écrivait : « *C'est quand je cesse de sentir ma personnalité, c'est, en un mot, quand je ne suis plus, que je suis véritablement satisfait* »<sup>3</sup>. Aucun lecteur pensant n'a oublié la distance prise aussi par l'auteur de *Souvenirs pieux* et d'*Archives du Nord*, dès les premiers mots du premier volume de son autobiographie prétendue, avec sa propre personne<sup>4</sup>. « Le moi est

---

<sup>1</sup> Jules LAFORGUE (1860-1887), *Premiers poèmes*, s. d., « Suis-je ? », *Les Complaintes*, suivies des *Premiers poèmes*, éd. de Pascal PIA, Paris, Gallimard, 1970, Poésie Gallimard, 1979, p. 214.

<sup>2</sup> Paul VALÉRY (1871-1945), *Monsieur Teste*, 1926, *Œuvres*, t. 2, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1960, éd. de Jean HYTIER (texte de 1895). « Ce moi incertain et flottant, cette entité dont j'ai contesté moi-même l'existence, et que je ne sens vraiment délimité que par les quelques ouvrages qu'il m'est arrivé d'écrire, le voici », disait Yourcenar au début de son discours de réception à l'Académie française.

<sup>3</sup> Marguerite YOURCENAR, *Souvenirs pieux*, Paris, Gallimard, 1974, 304 pages. Les références entre parenthèses renvoient toutes à l'édition originale. De même, par la suite, d'*Archives du Nord*, Gallimard, 1977, 377 pages.

<sup>4</sup> Voir notre étude « L'être que j'appelle moi », *Marguerite Yourcenar, biographie, autobiographie*, Elena REAL éd., Universitat de València, 1988, p. 169-176. « Je, moi, me, mon, mes... Ou tout est dans tout, ou rien ne vaut la peine qu'on en parle », dit-elle dans *Les Yeux ouverts*, entretiens avec Matthieu GALEY, éd. originale, Paris, le Centurion, 1980, p. 218. Elle y dit aussi, p. 291, qu'« il y a parfois, chez de très grands hommes, une tendance à l'impersonnalité totale ».

haïssable »<sup>5</sup>, on le sait ; bien plus pour le classicisme chrétien dont Yourcenar est l'héritière<sup>6</sup> que pour le bouddhisme dont elle s'est approchée<sup>7</sup> et pour lequel il n'est que pitoyable. Et c'est un contemporain amer de Rémo et d'Octave qui ricane : « – *Le Moi humain est haïssable... /– Je ne m'aime ni ne me hais* »<sup>8</sup>. Or pour Yourcenar « on ne pourra bâtir une société tolérable tant que tout le monde hurlera : "Moi, moi, moi!" »<sup>9</sup>. Cependant c'est à ce « moi » écrivant qui dit « je » que nous allons nous intéresser ici à l'exclusion à peu près de toute autre personne grammaticale et dans les deux ouvrages mentionnés, ouvrages « destiné[s] », rappelons-le, « à former [...] les deux panneaux d'un diptyque » (AN, première phrase). Son utilisation par le narrateur permet-elle de se faire une idée plus claire de l'« être » Yourcenar ?

**Des pronoms** Intérêt fâcheux, bougonneront ces hordes de génies qui savent et savent exprimer tout sans avoir jamais dû<sup>10</sup> rien apprendre. D'abord parce que la différence marquée nettement par Yourcenar entre le « je », sujet qui écrit, et le « moi »<sup>11</sup>, objet – très relatif d'ailleurs – de cette écriture, ruine d'emblée, en une seule petite proposition précisément relative, les théories reposantes<sup>12</sup> selon lesquelles, dans ce genre d'ouvrage, non seulement l'auteur et le narrateur ne font qu'un mais, mieux encore, que l'auteur-narrateur par la magie de l'écriture évidemment se mérite le statut de héros – quel chapelet de clichés<sup>13</sup>! Ensuite parce qu'il reste que, grammaticalement, « je » et « moi » sont une seule et même personne, la première du singulier, sans genre marqué, au moins dans nos langues occidentales. Et l'emploi par Yourcenar de leurs substituts

<sup>5</sup> Blaise PASCAL, *Pensées*, 1670, toutes éditions posthumes et souvent fort différentes, Lafuma / Brunschvicg 597/445.

<sup>6</sup> Elle l'a reconnu : « J'avoue : je ne suis pas moderne, je suis classique », Marguerite YOURCENAR, *Radioscopie* de Jacques CHANCEL, Paris, éd. du Rocher, 1999, p. 90. Elle l'a renié : « Quant au mot classicisme, j'avoue n'y rien comprendre » (YO, p. 254). Bon saint Pierre, au secours !

<sup>7</sup> « Différons la discussion de la sagesse bouddhique, qui m'atteindra vers la vingtième année » (AN, p. 32). Ironie de ce futur : quand cette discussion a-t-elle eu lieu ? Mais quoi, « nous arriverons toujours assez vite à nous-mêmes » (AN, p. 47) ?

<sup>8</sup> Tristan CORBIÈRE (1845-1875), *Les Amours jaunes*, 1873, « Paria ». Rémo est mort en 1872, Octave en 1883 (SP, p. 209).

<sup>9</sup> *Radioscopie*, p. 85.

<sup>10</sup> Ou pu ?

<sup>11</sup> « Terme de philosophie. Le moi, la personne humaine en tant qu'elle a conscience d'elle-même, et qu'elle est à la fois le sujet et l'objet de la pensée. » LITTRÉ, *Dictionnaire de la langue française*, 1863-1873, souligné par nous.

<sup>12</sup> Où qu'elle s'exprime, Yourcenar dit sa détestation des théoriciens et des idéologues.

<sup>13</sup> Et l'on sait bien qu'il n'est de vrais héros, inoxydables, indéboulonnables, que de la littérature.

habituels, la première personne du pluriel assez polyvalente, et l'indéfini « on », ce pronom caméléon<sup>14</sup>, ce reflet du « vain, divers et ondoyant »<sup>15</sup> linguistique et d'abord langagier, aggrave encore son cas : la première dame reçue à l'Académie française eût plutôt dû être poursuivie pour offense délibérée à l'intellocratie parisianiste. Car ce « moi », séparé du « je », pour ne pas dire rejeté par lui, est ce qui communément donc intellocratiquement s'oppose à « l'autre », indéfini lui aussi, de préférence sans majuscule, ce dont il fut déjà débattu parmi les yourcenariens<sup>16</sup>. Alors que, comme Yourcenar l'a fréquemment répété, entre l'un et l'autre il n'y a pas l'ombre d'une différence ; sinon celle que dessine artificiellement et fantomatiquement la baudruche d'un « moi » gonflé d'une majuscule<sup>17</sup>. Ce pourquoi s'observe d'ailleurs la pandémie actuelle du « moi-je », purulence obscène de la langue ; plus personne qui dise seulement « je » : « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés »<sup>18</sup>. – De toute éternité *je suis l'autre*.

**Des formes verbales** Examinons sous cet angle le choix des verbes régis par le seul sujet « je » ou dont l'action porte sur une forme du même pronom de la première personne du singulier qui engage directement l'auteur-narrateur. Et commençons par une observation, élémentaire mais fondamentale à une époque où tout, même le plus lointain passé, se relate au futur, ce qui donne à nos faux prophètes omniscients une superbe égale à leur confusion mentale<sup>19</sup>. Je-Yourcenar ordonne tout son travail de recreation<sup>20</sup> selon trois grandes perspectives temporelles : celle du ou plutôt des passés (mais elle au moins sait les conjuguer), celle du présent, et celle du conditionnel ; autrement dit rapidement celle de son enquête, de la *recherche du*

---

<sup>14</sup> Voir par exemple dans *AN*, p.353-355 les différentes valeurs de ce « on » sous la plume de Yourcenar.

<sup>15</sup> MONTAIGNE, *Essais*, livre 1, ch. 1, 1580.

<sup>16</sup> Voir *Marguerite Yourcenar, écritures de l'Autre*, Jean Philippe BEAULIEU, Jeanne DEMERS, André MAINDRON éd., Montréal, 1997, XYZ éditeur, 347 pages.

<sup>17</sup> Il appartient visiblement à ces « mots majuscules » dont il est question ailleurs, cf. *Radioscopie*, p. 62. De même « l'Amour », *ibid.*, p. 69. « M. Teste, d'ailleurs, pense que l'amour consiste à pouvoir être bêtes ensemble », VALÉRY, *op. cit.*, p. 33, souligné par l'auteur.

<sup>18</sup> Jean de LA FONTAINE, *Fables*, livre 7, 1, « Les Animaux malades de la peste », 1678.

<sup>19</sup> « Et comme elle a l'éclat du verre, / Elle en a la fragilité » : Pierre CORNEILLE, *Polyeucte*, 4, 2, 1643.

<sup>20</sup> « [...] Cet inconnu m'a conservé ainsi des vestiges de décor grâce auxquels je recrée [...] » (*SP*, p. 39).

*temps perdu* de cette proustienne<sup>21</sup> ; celle de la réflexion qui accompagne l'écriture, du *temps retrouvé*, pour filer la métaphore ; celle enfin d'un temps chronologiquement inexistant, mais qui serait peut-être, fugace ô combien, ô combien précieux celui de « l'être existant par lui-même », pour reprendre cette fois une expression « du plus beau roman d'amour de la langue française » (AN, p. 154) selon Yourcenar<sup>22</sup>. Rares par contre les emplois du futur<sup>23</sup> ; et plus rares encore les développements au futur : ceux-ci apparaissent d'ailleurs non dans *Souvenirs pieux*, mais dans *Archives du Nord*, et encore vers la fin de l'ouvrage<sup>24</sup>. Ce n'est pas la seule dissemblance qui se puisse relever entre les deux livres.

En fait et naturellement, Yourcenar utilise deux séries différentes de passés : les uns pour ressusciter les temps antérieurs à sa vie – siècles, dans *Souvenirs pieux*, siècles et millénaires, dans *Archives du Nord*<sup>25</sup> –, et dans lesquels n'a que faire le « je » qui nous intéresse ; les autres pour relater son enquête sur les lieux, ainsi sa première visite à Suarlée (SP, p. 44-50)<sup>26</sup> ou sa lecture des documents, comme la lettre de Michel Charles « concernant la villa d'Hadrien » (AN, p. 134) ou encore le cheminement de sa réflexion, au sujet de son demi-frère par exemple (AN, p. 299), passés qui relèvent alors d'un semblant d'*autobiographie*, on y reviendra<sup>27</sup>. De manière comparable se trouvent deux sortes de présents : un qui est celui de l'écriture, du « moment où [je] écris ces lignes » (AN, p. 372), et un autre qui est celui de la réflexion dont se nourrit l'écriture comme ce « il ne me

---

<sup>21</sup> « Je ne crois pas à la personne en tant qu'entité. [...] C'est le point de vue d'un grand nombre de penseurs orientaux ; et celui de Proust, qui était bouddhiste sans le savoir », *Lire*, n° 10, juillet 1976, « Marguerite Yourcenar s'explique », p.16. Notons que, dans la même page, un encadré sous-titré « des animaux », précise que « le péché originel de l'animal est le même que celui de l'être humain : le Soi ».

<sup>22</sup> ROUSSEAU, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 6<sup>e</sup> partie, lettre 8, 1761.

<sup>23</sup> Le plus remarquable se lit au début d'*Archives du Nord* : « Si le temps et l'énergie m'en sont donnés, peut-être continuerai-je jusqu'en 1914, jusqu'en 1939, jusqu'au moment où la plume me tombera des mains » (p.14-15). Lui fait écho, quelques lignes avant la fin : « Les incidents de cette vie [...] je les consignerai peut-être un jour, si le loisir m'en est donné et si l'envie m'en vient » (AN, p. 373).

<sup>24</sup> AN, p. 297, par exemple, dans le parallèle entre Michel et son fils ; ou encore p. 372-373, dans l'avant-dernier alinéa du livre qui évoque la vie à venir de « l'enfant qui vient d'arriver au Mont-Noir ».

<sup>25</sup> Ainsi illustre-t-elle ce propos : « J'ai dit, dans la préface à *La Petite Sirène*, que cette courte pièce marque le moment où la géologie, pour moi, a pris le pas sur l'histoire » (YO, p. 137).

<sup>26</sup> Ou d'autres, en Belgique toujours, en 1929 et 1956 : à Marchienne (SP, p. 93-96), Acoz, Thuin (SP, p. 171-175)...

<sup>27</sup> « Ces fameuses recherches [...] sont dérisoires », dit-elle à J. Chancel (p. 65) ; mais elle lui dit aussi : « L'écriture de mes livres, mais aussi une certaine quantité de recherches, d'études et de lectures nécessaires à leur conception dévorent déjà le plus clair de mes journées » (p.124).

reste d'elle que ce regard encore chaud [...] » (SP, p. 122), un ponctuel et un du souvenir ; mais à la différence des passés ils ressortissent tous deux au type d'analyse qui vient d'être entreprise. Quant au conditionnel, patience, il va en être reparlé dans l'éclairage qui lui convient.

**Du verbe voir** Car, seconde observation complémentaire de la précédente mais qui entraîne beaucoup plus loin, la valeur sémantique des verbes dépasse en intérêt le choix des formes verbales mentionnées : elle livre plus d'informations sur la démarche de Yourcenar. Que remarque-t-on en effet ? Chez cette femme *sensible*, comme on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle, (le vocabulaire à la mode est autrement cru), d'abord la prédominance quasi absolue d'un verbe de sensation, d'une sensation : le « voir », dans ses diverses acceptions, largement utilisées par Yourcenar. En voici quelques exemples. Un « voir » de l'expérience vécue, simplement relatée, qu'elle ait été unique comme cette traversée de la mer du Nord « en septembre 1914 » (AN, p. 17), ou répétée, comme ces attestations de la « générosité » de M. de C. (SP, p. 14). Mais ce « voir » fonde des certitudes, tel ce « Tout ce que j'ai vu prouve chez Michel [...] » (AN, p. 347) et à leur tour ces certitudes servent de base à des raisonnements : « Je vois maintenant que les lacunes sont nombreuses » (AN, p. 224), et même à des hypothèses, ainsi : « Au cas [...] où Fernande eût vécu fort vieille, je ne vois que trop bien [...] » (SP, p. 56) ; l'absence de « visibilité » (AN, p. 164) entraînant, quant à elle, l'impossibilité de toute réflexion<sup>28</sup>, sinon de tout développement littéraire. Ce besoin de « voir » conduit, on l'a noté, à celui d'examiner les documents dont Yourcenar dispose ou, malheureusement, ne dispose pas ; ainsi écrit-elle à regret : « Aucune photographie ne me vient en aide pour décrire les trois garçons [...] » (SP, p. 124). Il la pousse aussi à ces très nombreux voyages d'enquêtes, d'où les verbes d'activité qui les relatent. Mais pas plus que le « voir » statique, le voyage n'est seulement physique ; le physique n'est que le moteur d'une pensée elle-même en mouvement et dont il faut maintenant relever d'autres caractéristiques.

**Des verbes de pensée** Une autre sorte de verbes se rencontre en effet partout dans *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord*, la première même sans doute aucun sur le plan quantitatif. Et pour cause. Jouant de la polysémie de « voir », Yourcenar ne ressent guère la nécessité de

---

<sup>28</sup> « Le voir n'est pas l'être, le voir implique l'être », disait encore VALÉRY, *op. cit.*, p. 74 (texte de 1946).

recourir à des synonymes. Pour ce qui est de la pensée, de ses gradations, de ses chausse-trapes, il en va tout autrement. Pensée au premier degré, qui se dégage d'elle-même des faits observés ou vécus. Ainsi « des alliances espagnoles » légendaires dans le nord de la France : « Dans celles que j'ai regardées de près, j'en trouve deux d'authentiques » (AN, p. 47) ; la déduction va de soi ; de même lorsqu'il est question du « premier de mes ancêtres Adriansen dont je trouve trace » (AN, p. 74). Ainsi peut-elle assurer sans plus y mettre de formes : « j'ai montré » (SP, p. 44, AN, p. 295) ou, mieux encore, verbe redoutable dont surabuseront les esbroufeurs<sup>29</sup>, à propos de Fernande : « Son carnet de cet hiver-là me prouve » (SP, p. 268). Simples synonymes en fait du « je constate » (AN, p. 114, 202), et lui-même d'un « je pense » (SP, p. 242, AN, p. 82, 114...) élémentaire – pour ne pas dire à l'américaine.

C'est qu'il est une pensée réelle, mûrie, qui balance, selon l'étymologie commune de « penser » et de « peser », entre ce que sait l'auteur, sur quoi elle se fonde, et ce qu'elle ignore, de loin plus vaste – et problématique. Ainsi l'assurance ferme dont témoigne une phrase connue comme « Je sais que je contredis tous nos psychologues patentés [...] » (AN, p. 224)<sup>30</sup> le cède-t-elle à la modestie du « le peu que je sais » (SP, p. 21, 63, AN, p. 257) qui va graduellement, par « je ne sais presque rien » (AN, p. 37) jusqu'au « je ne sais rien » (AN, p. 237, 263). D'où la quantité de « j'ignore » qui se trouve dans les deux livres<sup>31</sup>, à peine adoucie par la substitution du « on » au « je » et nullement compensée par de très rares « je n'ignore pas que » (SP, p. 12, AN, p. 66). D'où aussi les quelques « je me trompe » (SP, 39) ou « si je ne me trompe » (SP, p. 126, 173, 204) qu'on relève dans *Souvenirs pieux*, et qui y attestent de la probité de cette recherche.

Ainsi arrive-t-il que la pensée prenne cette forme particulièrement inconfortable pour l'individu, particulièrement détestable pour les totalitarismes manipulateurs d'opinions dites démocratiques<sup>32</sup>, particulièrement indispensable aussi à la respiration de l'humanité<sup>33</sup> et qui s'exprime par ces deux seuls mots : « je doute » (AN, p. 309). Certes, pour reprendre l'adverbe qu'utilise alors Yourcenar, elle-même n'emploie guère ce verbe ; pas plus que les diverses formes de l'interrogation indirecte comme « je me demande pourtant si » (SP,

<sup>29</sup> Le terme se trouve chez Proust.

<sup>30</sup> « pour qui tout oubli camoufle un secret ». Même attitude, même expression (mêmes ennemis ?) : « Je sais que je serai accusée d'omission, ou de sous-entendus, si je laisse de côté la part de sensualité qui a pu se mêler à cet amour. » (SP, p. 239)

<sup>31</sup> SP, p. 33, 41, 285... AN, p. 85, 86, 349... Liste non exhaustive, faut-il le préciser ? Il en est de même des références données entre parenthèses.

<sup>32</sup> « Les États-Unis, en un sens, sont aussi totalitaires que l'URSS [...] », (YO, p. 259).

<sup>33</sup> Voir l'hommage nuancé que Yourcenar rend à Martin Cleenewerk (AN, p. 53-55).

*Le « Je » du narrateur, ou « L'être que j'appelle moi »*

p. 277) ou « je ne suis pas sûre que » (AN, p. 359). Discretion qui en dit long, peut-être. Au reste chacun se souvient d'une des premières phrases de *Souvenirs pieux* : « Que cet enfant soit moi, je n'en puis douter sans douter de tout » (SP, p. 11). À l'attitude prônée par un de ses maîtres déclarés, Montaigne, « il choisira, s'il peut, sinon il demeurera en doute. Il n'y a que les fous certains et résolus »<sup>34</sup>, Yourcenar préfère visiblement le recours, plus dynamique il est vrai, à l'hypothèse, aux « je (le) suppose » (SP, p. 68, AN, p. 37, 357), « je puis postuler » (AN, p. 164) ou, toujours discrète, à un « on peut supposer » (AN, p. 207).

**De penser à imaginer** Et s'entrouvre la porte qui, des données peu ou prou éclairées par la raison, fait accéder à celles où règne dans des demi-jours complices l'imagination séductrice<sup>35</sup>. Sans doute, si l'on peut dire dans ce contexte, Yourcenar maîtrise-t-elle assez sa pensée pour demeurer la plupart du temps les pieds sur le sol des réalités ou, comme disaient les classiques, du « vraisemblable »<sup>36</sup>. Marquent par exemple sa lucidité un « je ne m'illusionne pas » (AN, p. 155), son exactitude un « (j'invente cette initiale) » (AN, p. 185)<sup>37</sup>. Mais pas toujours ; et si, « pour un homme doué d'imagination [...] il y a plaisir à sentir ainsi passer à travers soi l'axe même de l'histoire » (AN, p. 315), ce même plaisir peut aussi conduire à quitter le plan du vrai ou du probable pour s'aventurer sur des terrains plus mouvants. Danger dont Yourcenar, plus d'une fois, est parfaitement consciente, ce que marque l'emploi des négations : « Je n'ébauche pas une scène de roman », écrit-elle ici (SP, p. 209) ; et là : « Mais je n'écris pas un roman » (AN, p. 349) ; et ailleurs : « Une aïeule [...] me fait rêver [...], mais je ne sais rien » (AN, p. 48). À de certains moments pourtant elle s'approche de la porte des tentations : « J'aurais tort d'essayer, peut-être par inconscient souci de romancier qui cherche à aviver son sujet [...] » (AN, p. 345). Où elle s'arrête : « Un romancier, qu'en ce cas je ne suis pas, pourrait à son gré imaginer [...] » (AN, p. 49). Où elle finit par céder, un petit peu, à la tentation : « Si ce que j'écris était un roman, j'imaginerais volontiers [...] » (AN, p. 340). On aura compris pourquoi l'analyse de ces conditionnels avait été différée ; et noté au

---

<sup>34</sup> *Essais*, 1, 26. La seconde phrase a été ajoutée pour la 3<sup>e</sup> éd., posthume.

<sup>35</sup> « [...] il a eu de l'imagination ; il a ressenti émotionnellement les choses. » (YO, p. 113). Mais, et ce n'est pas sans intérêt, Yourcenar a dit aussi : « De temps à autre, certes, l'imagination (ou la sympathie, ce qui est la même chose) se laisse aller [...] » (YO, p. 215).

<sup>36</sup> Attitude qui, au reste, était déjà conseillée par ARISTOTE (IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), *Poétique*, 9.

<sup>37</sup> Les nombreuses notations de ce genre se trouvent toutes, sauf erreur, dans AN (p. 263, 296, 326, 333...).

passage que tous ces exemples, sauf le premier, sont empruntés à *Archives du Nord*.

Cette porte, finit-elle par l'ouvrir en grand et par entrer ? À cette double question il y a trois réponses. Celle que fournit d'abord l'utilisation en abondance, dans les deux ouvrages, du verbe « imaginer », de la manière la plus simple qui soit : « [je] imagine » (*SP*, p. 26, 93, 262, 293, 295... *AN*, p. 63, 184, 309, 352...). La seconde réponse, elle, est donnée par l'analyse des autres emplois du même verbe. Ainsi à un « Je puis donc m'imaginer mes ancêtres » (*AN*, p. 40) fait écho, comiquement, un « Je pourrais, certes, à l'aide d'un fond de cuisine littéraire, faire de chic le portrait de pauvres laboureurs » (*AN*, p. 166). Qu'on le veuille ou non, on est et on demeure d'une certaine classe sociale – certains persifleraient : écolo ou non... Mais il est une troisième réponse apportée par cette construction « j'aime à [...] imaginer » (*SP*, p. 90) de laquelle le lecteur ne peut pas ne pas rapprocher les « j'aime à croire » (*SP*, p. 31, 72, *AN*, p. 352) qui, dans le contexte où ils sont utilisés sont de parfaits synonymes. Ce qui ouvre deux autres portes du dédale, ou du *labyrinthe* Yourcenar<sup>38</sup>. Deux portes précisément qui s'appellent « aimer » et « croire » et qui font pénétrer plus avant dans les demi-jours.

**Des verbes de sentiment** Car lorsqu'on est amené à « croire », est-on encore sur le terrain de la pensée rationnelle – ce qu'ont nié la plupart des théologiens – ou est-on passé sur celui de l'imagination – position défendue par d'aussi nombreux athées – autrement dit sur celui d'une affectivité qu'il ne faut pas confondre, contrairement à ce dont se sont bercés et bernés les romantiques, avec le sentiment religieux ? À cette question qui sent le fagot, voici les réponses de Yourcenar : « Tout me fait croire » (*SP*, p. 44), ou « j'incline [...] [...] à croire » (*SP*, p. 48), ou encore « je n'ai pas lieu de croire » (*SP*, p. 248), toutes tirées de *Souvenirs pieux*. Et, tirées d'*Archives du Nord*, c'est remarquable : « on aime à croire » (*AN*, p. 76), « on aimerait croire » (*AN*, 71). L'emploi, à nouveau, du conditionnel en plus de celui du pronom caméléon incitent donc à aller « voir », comme eût dit Yourcenar, ce verbe « aimer ». Car, à moins d'être débile et d'avoir joyeusement cultivé sa débilité avec le compost fourni en quantité par les médias-poubelle, ce verbe, surtout à la première personne du singulier, exprime, admirable ou pitoyable, l'être qui l'emploie. C'est ainsi comme dans les « j'aime à croire » précédemment relevés, que Yourcenar révèle ses penchants personnels : vers les ancêtres qu'elle a

<sup>38</sup> « Je m'intéresse surtout à l'individu qui est devant moi dans son livre », *Radioscopie*, p. 56.

eus : « J'aime assez, à mon tour [...] » (SP, p. 140) (il s'agit de Louis Troye) ; ceux qu'elle n'a pas eus : « J'aurais préféré pour arrière-grand-tante Hendrickje Stoffels » (AN, p. 81) ; et même vers ceux qu'elle ne pouvait avoir, en étant la génitrice : « J'aimerais avoir pour aïeul l'imaginaire Simon Adriansen de *L'Œuvre au Noir* » (AN, p. 74). Une fois de plus elle ne sépare pas le domaine des rêves et celui des réalités<sup>39</sup>, celui des indicatifs et celui des conditionnels – alors même qu'elle est celle qui sépare le « je » et le « moi » ; et qu'elle utilise d'autre part, sur la même matière et de manière synonymique la litote chère aux classiques : « Il ne me déplairait pas que » (AN, p. 41).

On a ainsi glissé, par l'entremise séductrice de l'imagination, de l'emploi des verbes de pensée à celui des verbes de sentiment. Ce qui n'était pas dans l'attention accordée au malheureux Martin Cleenewerk : « j'adopte pour cousin ce protestataire intrépide », déclarait-elle alors (AN, p. 53). Ce qui nous ramène au point de départ de cette analyse d'une écriture : « J'ai pour Rémo une brûlante estime », disait Yourcenar, associant épithète empruntée au vocabulaire du sentiment voire de la passion et substantif appartenant plutôt à celui de la raison. Elle continuait ainsi : « "L'oncle Octave" tantôt m'émeut et tantôt m'irrite. Mais j'aime Zénon comme un frère » (SP, p. 217). Éloges vibrants que n'a pas su mériter le contemporain anonyme, bien vivant, bien concret, lui – trop peut-être ? – « un homme que j'aimais, ou croyais aimer », écrit-elle dédaigneusement (AN, p. 151-152). Si maîtrisé fût-il, bel aveu aussi de celle qui aurait tout aussi bien pu écrire : « l'être que j'appelle [Zénon] ». Mais elle ne l'a pas fait. Et c'est au lecteur d'apercevoir dans le miroir du « je » les traits de l'auteur pygmalion, Yourcenar *soror*<sup>40</sup>.

**Du lecteur, de l'auteur** Un lecteur, lui aussi son contemporain, dont Yourcenar se soucie dans ces livres, même si elle n'engage pas avec lui un pseudo-dialogue, type d'écriture illustré

---

<sup>39</sup> Il est piquant de noter qu'on définit la littérature populaire ainsi : « En elle, le réel se confond d'emblée avec l'imaginaire », Jean-Claude VAREILLE, *Le Roman populaire français, 1789-1914*, Limoges, PULIM et Québec, Nuit Blanche, 1994, p.14, souligné par nous.

<sup>40</sup> « J'aime Zénon comme un frère, mais Zénon n'est pas moi. » (YO, p. 224, entre autres). C'est aussi indubitable que « je ne suis pas moi », *Lire, op. cit.*, p.17. Reste que, projection en grande partie de Yourcenar, « Ce que Zénon fait, c'est de passer en quelque sorte du connaître à l'être », Patrick de ROSBO, *Entretiens radiophoniques avec Marguerite Yourcenar*, Paris, Mercure de France, 1972, p. 73. Notons qu'elle déclare « Zénon naturellement nocturne » (YO, p. 192), mais en « quête de la lumière », *Radioscopie*, p. 61. Comme l'ami de M. Teste, « esprit de la plus ténébreuse espèce » et qui lui écrit : « Rien ne m'attire que la clarté », *Monsieur Teste*, p. 52.

entre autres par Diderot<sup>41</sup> mais devenu par la suite un procédé souvent marqué de vulgarité. Ainsi l'évoque-t-elle directement dans *Archives du Nord* : « je n'encombrerai [pas] le lecteur de mes hypothèses » (AN, p. 355) ; ou encore : « j'ai immobilisé le lecteur » (AN, p. 182) et le complaisant : « Je ne vais pas faire languir le lecteur » (AN, p. 264). Dans *Souvenirs pieux* elle écrivait plus discrètement : « J'ai l'air de faire le portrait d'un Norpois » (SP, p. 92), ou : « J'anticipe, certes » (SP, p. 120). Dans *Souvenirs pieux* de même, elle s'arrêtait près d'une page devant un « légionnaire de race tongre » ayant vécu à l'époque d'un certain « Publius Aelius Hadrianus », page commencée par un de ses « j'aime à croire » et se terminant par un « Je digresse moins qu'on ne pourrait le croire » (SP, p. 72-73) ; l'évocation de la même époque dans *Archives du Nord* est à nouveau plus directe : « “Quinze ans aux armées ont duré moins qu'un matin d'Athènes”, ai-je fait dire à Hadrien racontant sa vie » (AN, p. 143)<sup>42</sup>. Si elle ne fait plus allusion au lecteur, même à travers un « on », il est clair cependant que Yourcenar s'appuie sur ses lectures à lui de son œuvre à elle pour cultiver une compréhension de son projet littéraire, sinon une complicité. Voilà aussi pourquoi, et juste après une phrase parfois jugée sévèrement : « Je n'écris pas ceci pour déplaire, mais pour regarder en face ce qui est », elle lui dit au sujet de Fernande : « Il en est d'elle comme des personnages imaginaires ou réels que j'alimente de ma substance pour les faire vivre ou revivre » (SP, p. 56), ce qui conduit à noter en passant que le syntagme « ma mère » n'apparaît que rarement et tardivement sous sa plume (AN, p. 344, 359) et toujours à l'arrière-plan du syntagme « mon père » plus précoce et plus fréquent ; ce qui n'a rien que de très légitime chez quelqu'un qui n'a connu, comme il se dit de nos jours, qu'une famille *mono-parentale*<sup>43</sup>.

Reste à évoquer un tout dernier point : les quatre scènes où utilise abondamment le « je » une Yourcenar qui n'est plus tout à fait celle que nous venons de suivre, un être sensible réfléchissant sous les yeux de son lecteur à la matière et à la construction de deux volumes de son œuvre. Presque anecdotiques pour « l'historien-poète » sinon pour « le romancier que j'ai essayé d'être » (SP, p. 214)<sup>44</sup>, ces quatre scènes se répartissent ainsi. Une scène vécue, relatée dans *Archives du Nord* et

<sup>41</sup> DIDEROT, *Jacques le Fataliste*, 1792-1796 (1<sup>re</sup> éd. posth.).

<sup>42</sup> Et moins originale ; elle se retrouve au moins dans *ER*, p. 53 et dans *Radioscopie*, p. 111.

<sup>43</sup> Sauf erreur, Yourcenar ne parle pendant longtemps que de « Fernande », en compagnie ou non de « son mari » (SP, p. 43), ou de « Mme de C. » (SP, p. 44).

<sup>44</sup> Car « la famille proprement dite m'intéresse moins que la *gens*, la *gens* moins que le groupe, l'ensemble des êtres ayant vécu dans les mêmes lieux au cours des mêmes temps » (AN, p. 46).

située à Monte-Carlo, lorsque Michel retrouve l'épouse du médecin qui a mis sa fille au monde 23 ans plus tôt (AN, p. 362-366). Une autre scène, de peu postérieure mais dans *Souvenirs pieux*, où vécu et imaginaire sont à ce point indissociables qu'ils paraissent s'être épousés l'un l'autre – mais il s'agit naturellement d'un « jeu » (SP, p. 284) portant le titre de *Premier Soir* (SP, p. 283-286) et duquel se dégage une morale littéraire : « La part de confiance personnelle est plutôt dans [le] ton [...] ». Ce qui confirme que « la manière la plus profonde d'entrer dans un être, c'est encore d'écouter sa voix » (YO, p. 71). Une troisième scène, tirée aussi d'*Archives du Nord*, totalement imaginaire et postérieure d'un demi-siècle, montre Yourcenar faisant revivre « à force de sympathie imaginative » et plus encore de naïveté une certaine « Françoise Leroux ». Quelle voix se fait donc entendre dans la dernière et grande scène, à nouveau dans *Souvenirs pieux* (SP, p. 208-217) et de peu antérieure à la précédente, qui est celle où Yourcenar, parlant de ses deux grands-oncles, écrit : « J'ai quelques questions à leur poser sur moi-même » (SP, p. 208)<sup>45</sup> ? Une voix qui ne déplairait pas vraiment aux psychologues abhorrés ?

**De l'exercice de soi** Il vaut mieux essayer de répondre à la question posée en commençant – tout en se souvenant qu'à la défense du « projet » de Montaigne, blâmé par Pascal, par un Voltaire qui n'aimait guère Rousseau, correspond une argumentation similaire chez Yourcenar – en faveur du même Rousseau<sup>46</sup>. À quelles conclusions conduit donc l'examen des emplois du pronom personnel de la première personne du singulier par l'auteur-narrateur dans *Souvenirs pieux* et *Archives du Nord* – une personne qui disait ailleurs, à la différence de Rémo : « J'ai d'abord la certitude d'être, oui... Assez fortement le sens d'être »<sup>47</sup> ? À constater en premier lieu son attitude, très classique, très rationnelle, très « athée »<sup>48</sup> devant les faits et les documents passés et présents ; et que cette pratique inlassable et prétendument austère d'un « voir », qui en français rime

---

<sup>45</sup> On balance constamment – et légitimement – entre un « Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit » (SP, p. 55) et un « je n'ai pas trouvé les communs dénominateurs cherchés entre ces personnes et moi » (SP, p. 128).

<sup>46</sup> « Le sot projet qu'il a de se peindre et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir », disait de Montaigne Pascal (*Pensées*, 780/62). À quoi Voltaire répondait : « Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement comme il a fait ! Car il a peint la nature humaine » (*Lettres philosophiques*, 1734, 25<sup>e</sup> lettre). Et Yourcenar, du début, sur l'enfance et l'adolescence de Rousseau, des *Confessions* : « Ce qui serait resté entre les mains d'un autre un récit picaresque est devenu vérité humaine. Mais ce miracle ne dure pas » (YO, p. 229).

<sup>47</sup> *Radioscopie*, p.44.

<sup>48</sup> « [...] et par athée j'entends ici une autre manière d'envisager et d'essayer de comprendre l'inexplicable », *ER*, p. 133.

trop avec « savoir » et, en français comme dans d'autres langues est plus souvent encore le substitut de « comprendre », montre, surtout dans *Souvenirs pieux*, un esprit supérieur dans l'exercice de sa pensée – mais ce n'est pas ce genre d'aventure *autobiographique* qui soulève l'enthousiasme des foules<sup>49</sup>. À confirmer que cet esprit ensuite, comme l'esprit scientifique – les littéraires se leurrent toujours sur les scientifiques – recourt à l'imagination, soumis qu'il est aux faiblesses et aux richesses de l'affectivité<sup>50</sup> ; une affectivité qui ne s'abandonne toutefois presque jamais aveuglément à elle-même et jamais aux démons de l'exhibitionnisme mercantile de notre époque – en quoi les littéraires « de bonne foi », comme eût encore dit Montaigne<sup>51</sup>, ont quelques leçons à prendre des vrais scientifiques. À vérifier que cette affectivité aussi, pour ne pas dire cette émotivité, lorsqu'elle consent à s'exprimer, prend généralement la forme de la « pitié »<sup>52</sup>, qui a souvent été le seul visage de la charité dans l'Occident chrétien, une charité cousine ou sœur de « la compassion » chère à Yourcenar (*SP*, p. 187) comme à l'Orient bouddhiste. Et finalement à observer que cette forte personnalité qui admirait « la devise des Van Eyck, *Als ik kan*, que j'ai toujours voulu faire mienne » (*SP*, p. 52) s'est ainsi démarquée de l'héritière des « N'en-fait-guère » (*AN*, p. 40, 53, 91). Toutes raisons très humaines pour lesquelles le « je » dans son activité réflexive tenait tant à ne pas être confondu avec les agitations frivoles du « moi » ?

---

<sup>49</sup> Voir ce que Yourcenar dit ici ou là, par exemple dans *Radioscopie*, p. 62, 82, 118 du ou des lecteurs. Ces deux ouvrages-ci qui montrent un esprit à l'œuvre se situeraient en quelque sorte entre *Monsieur Teste* et *Le Mystère Picasso*, film d'Henri Georges CLOUZOT (1907-1977), sorti en 1956. À noter que cet exercice de l'intelligence critique chez Yourcenar s'observe ailleurs seul, appliqué soit à d'autres esprits dans ses essais, soit à ses propres œuvres, mais séparé, dans des pré- et postfaces qui lui ont valu bien des reproches acerbes.

<sup>50</sup> Ce pourquoi « l'humilité, qui est la position que tout homme réfléchi adopte en présence de sa vie, est plus qu'un vêtement », *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988, p. 302.

<sup>51</sup> *Essais*, « Avis au lecteur », première phrase.

<sup>52</sup> Ainsi, toujours dans *Souvenirs pieux*, « une pitié me prend » (p. 78) ; « cet incident [...] m'inspire une émotion [...], et cette émotion est à base de pitié » (p. 248) ; ou encore, plus pudiquement : « La première pensée me touche. [...] On sourit de pitié » (p. 52).